

LE DÉPART

Comédie en un acte

d'Henry Becque

Représentée pour la première fois sur le théâtre national de l'Odéon, le 21 mai 1924.
Retraitement de Libre Théâtre à partir des Œuvres complètes, tome 3. 1924-1926.
Source : Gallica <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k209967c>

PERSONNAGES

Auguste
André
Letourneur
Marie
Blanche
Zoé
Louise
Julienne
Mélanie
Clarisse
Mme Letourneur

À Paris de nos jours

Le théâtre représente un atelier de couture. — Au fond, porte à deux battants. — À droite et à gauche de la porte, une haute fenêtre. — Par la fenêtre de droite entre un rayon de soleil. — À gauche, au premier plan, une porte simple. — Le milieu de la Scène est occupé par une table de travail, un établi. Peu de meubles, une plante énorme, des caisses, etc.

Scène première

BLANCHE, MARIE, LOUISE, JULIENNE MÉLANIE, ZOÉ

Au lever du rideau, les ouvrières sont assises sur deux rangs à la table de travail ; à droite, sur le devant, Louise ; derrière elle, Zoé ; à gauche, sur le devant, Julienne ; derrière elle, Mélanie. — Blanche et Marie travaillent à part, l'une près de l'autre, sur la droite.

MARIE,

bas.

Blanche... Blanche...

BLANCHE

Mon amie..

MARIE

Et cette robe?

BLANCHE

Tu as raison, je l'oubliais.

MARIE

Où étais-tu ?

BLANCHE

Un peu partout.

MARIE

Folle, va! Qu'est-ce que tu fais aujourd'hui ?

BLANCHE

Qu'est-ce que je fais aujourd'hui, pour mon dimanche ? Rien. Et toi ?

MARIE

Je calcule que je serai rentrée vers deux heures ; j'habillerai mon petit frère et je le mènerai promener.

BLANCHE

C'est gai, ça!

MARIE

Oui, c'est gai... Penses-tu seulement à ce que tu me dis ?

BLANCHE

J'ai mes nerfs.

MARIE

Les mauvais ?

BLANCHE

Les mauvais.

MARIE

Qu'est-ce qui t'agite encore ?

BLANCHE

Je ne sais. Le soleil.

MARIE

Demain ce sera la lune.

BLANCHE

Peut-être bien.

ZOÉ

Louise... Ma chère Louise...

LOUISE

Après ?

ZOÉ

Chantez-nous quelque chose, voulez-vous ? *Le Vautour et l'Hirondelle* !

MÉLANIE

Non, Mademoiselle, Louise ne chantera pas finissons cette robe qui est attendue.

ZOÉ

Moi aussi, je suis attendue.

JULIENNE

Par qui ?

ZOÉ

Par mon vieux, si tu veux le savoir.

MÉLANIE

Êtes-vous sale, ma pauvre Zoé, et que ce monsieur est donc bête !

ZOÉ

Pourquoi le monsieur il est bête ?

MÉLANIE

Un homme de cet âge-là, mon enfant, devrait prendre une personne raisonnable.

ZOÉ

Il s'amuserait avec vous !

JULIENNE

Tu t'amuses bien avec lui!

ZOÉ

Ah dame ! il a le sac.

MÉLANIE

Pourquoi vous laisse-t-il travailler alors ?

ZOÉ

C'est son idée, à c't homme! Il dit que si je ne travaillais pas, je me conduirais mal. Faut bien que je passe par ce qu'il veut, il m'a promis de me faire des rentes.

LOUISE

En attendant, il vous fait de la morale.

MARIE,

bas.

Cette Zoé me révolte ; on devrait la renvoyer.

BLANCHE

Tu ne sais donc rien ?

MARIE

Rien.

BLANCHE

Le vieux dont elle parle est un ami de la maison ; il l'a placée ici pour être plus sûr d'elle.

MARIE

Mme Letourneur souffre ça?

BLANCHE

Mme Letourneur l'ignore. C'est son mari qui ne vaut pas mieux que l'autre et qui lui prête la main.

JULIENNE,

à Louise qui a consulté sa montre.

Quelle heure ?

LOUISE

Midi passé.

JULIENNE

Déjà ! Edmond doit être en bas.

LOUISE

Et Gustave qui m'attend à la gare ! Nous allons à Asnières.

JULIENNE

Nous, nous allons à Nogent. Edmond trouve Nogent plus distingué.

LOUISE

On s'amuse mieux à Asnières.

JULIENNE

On s'amuse partout. Ça dépend de l'homme avec qui l'on est.

BLANCHE,

bas.

Je te dirais bien quelque chose, mais tu vas te fâcher tout de suite... Le baron... Il m'a écrit encore...

MARIE

Quelle faute j'ai faite de t'accompagner chez cette somnambule C'est elle, en te prédisant un beau mariage, qui t'a mis la tête à l'envers.

BLANCHE

Le baron, m'épouser, je n'y pense guère. Si je me marie, ce qui est possible après tout, ce ne sera pas avec lui.

MARIE

Pourquoi reçois-tu ses lettres alors ?

BLANCHE

Il me plaît beaucoup, M. de Saint-Étienne. Quel âge lui donnes-tu ?

MARIE

Cinquante ans.

BLANCHE

Quarante ans. Peu importe. Il est jeune encore et il a grand air. Il m'écrit des lettres très sérieuses qui me font plus de plaisir que si elles étaient passionnées. Une fille comme moi, que la vertu n'amuse pas toujours, ne pourrait pas trouver un meilleur ami.

MARIE

Tu finiras mal, Blanche, tu finiras mal !

Scène II

LES MÊMES, CLARISSE

CLARISSE,
passant la tête par la-porte de gauche.
On peut entrer ?

JULIENNE,
à Louise.
Clarisse !

LOUISE
Entre. Entre donc ! Tu ne penses pas que nous allons nous lever pour te recevoir ?

CLARISSE,
entrant et secouant ses jupes.
Bonjour, Mesdemoiselles. (*À Julienne*) Tu vas bien ?

JULIENNE
Pas mal.

CLARISSE,
à Louise
Et toi, ma grosse ?

LOUISE
Regarde. Ce n'est pas encore demain que je me maquille !

CLARISSE,
à Marie.
Bonjour, Mademoiselle. Bonjour, Blanche.

BLANCHE
Vous allez bien ?

CLARISSE
Très bien. C'est pour vous, ma petite Blanche, que je suis venue ici.

BLANCHE
Bah !

CLARISSE
Oui.

BLANCHE
Etes-vous bien pressée ?

CLARISSE
Pressée, non; mais je ne voudrais pas me rencontrer avec M. Letourneur. Il dirait que je viens débaucher ses ouvrières, et c'est assez de lui dans ce rôle-là.

BLANCHE
Je finis ce point et je suis à vous.

ZOÉ,
qui s'est levée.
Comme vous êtes bien habillée, Madame !

CLARISSE
Vous trouvez ?

LOUISE
Fais voir un peu.

MÉLANIE

C'est le marchand de velours qui vous a donné cette montre ?

JULIENNE

Ou bien ton monsieur de la Bourse ?

LOUISE

Taisez-vous donc; c'est le général !

CLARISSE

Sont-elles méchantes et jalouses ! Venez-vous, Blanche, je vous attends.

BLANCHE,

se levant.

Me voici. Je vous écoute.

CLARISSE

Regardez-moi, Blanche, et répondez-moi franchement. Etes-vous toujours sage ?

BLANCHE

C'est là ce que vous vouliez me dire ?

CLARISSE

Répondez.

BLANCHE

Oui, je suis toujours sage.

CLARISSE

Pourquoi ?

BLANCHE

Mais c'est que cela me plaît mieux sans doute.

CLARISSE

Assurément. Une jolie fille comme vous, si elle voulait prendre quelqu'un, le trouverait tout de suite, et quelqu'un de très bien. Vous êtes charmante, le savez-vous ?

BLANCHE

Peut-être.

CLARISSE

C'est drôle. Quand je suis partie d'ici, je pensais que vous en feriez bien vite autant. Je m'attendais tous les jours à vous rencontrer, au théâtre, aux courses, à Trouville ou à Monte-Carlo. Vous vous trouvez donc bien heureuse ? Le travail ne vous ennuie pas ?

BLANCHE

Quelquefois. (*S'éloignant.*) Le dimanche, quand il est pressé.

CLARISSE,

la retenant.

Attendez, je n'ai pas fini. Si je connaissais un garçon charmant, jeune, beau, riche, vous ne voudriez pas dîner avec lui ? Je serais là, bien entendu, et mon amant aussi.

BLANCHE

Non.

Elle la quitte.

CLARISSE

À son aise ! Ce que j'en faisais, c'était pour elle ! Il y a quelque chose, bien sûr, qui la retient dans cette maison. Est-ce le père ? Est-ce le fils ? Peut-être les deux ! (*Après avoir relevé ses jupes.*) Adieu, Mesdemoiselles, je me sauve.

Elle gagne la porte de gauche, qui résiste un instant, et se trouve nez à nez avec Auguste ; il a le costume des garçons de magasin et porte une caisse sous son bras.

Scène III

LES MÊMES, AUGUSTE.

CLARISSE

Tiens, Auguste ! Bonjour, Auguste.

AUGUSTE

Bonjour. Qu'est-ce que vous venez faire ici, la femme à tout le monde ?

CLARISSE

La femme à tout le monde!

AUGUSTE

Oui. Faut-il que j'aïlle dire au patron que vous êtes là ?

CLARISSE

Il ne vaut pas cher, votre patron, et vous non plus! (*Le bousculant.*) Allons, laissez-moi passer !
(*Elle sort ; de l'autre côté de la porte.*) Mufle !

Scène IV

LES MÊMES, MOINS CLARISSE.

LOUISE

Il est gentil, Auguste, très gentil.

BLANCHE,

qui s'est levée, allant à lui.

C'est grossier, c'est cruel, c'est odieux, ce que vous avez fait là ; ne recommencez jamais.

AUGUSTE

Cependant, Mademoiselle...

BLANCHE

Ne recommencez jamais. Déjeunez, vous allez repartir en course !

ZOÉ,

reprenant Auguste de l'autre côté.

Si vous m'aviez dit ça, à moi, vous n'auriez plus un cheveu sur la tête !

Auguste, mécontent, regagne la porte de gauche il dépose sa caisse, s'assoit dessus, tire un morceau de sa poche et déjeune sommairement.

BLANCHE

Est-ce fini, Mesdemoiselles ?

JULIENNE

Oui, de notre côté, c'est fini.

BLANCHE

Mademoiselle Zoé, prenez cette caisse, voulez-vous, et portez-la sur la table.

ZOÉ

Tout de suite, Mademoiselle.

Elle va chercher la caisse en zigzaguant et la dépose sur la table.

BLANCHE,

après avoir pris les parties de la robe auxquelles elle travaillait avec Marie.

Attention maintenant, Mesdemoiselles! Un peu de patience encore et de la légèreté surtout. Cette robe est une merveille, n'en faisons pas un paquet, si c'est possible.

Les ouvrières se groupent autour de la table et disposent la robe dans la caisse.

MÉLANIE,

qui s'est approchée d'Auguste.

Votre santé est bonne, monsieur Auguste ?

AUGUSTE

Comme vous voyez, m'ame Mélanie.

MÉLANIE

Cette pauvre Clarisse, vous l'avez bien mortifiée.

AUGUSTE

Pourquoi vient-elle ici ? Ce n'est pas une cliente... Je n'aurais rien dit à une cliente.

MÉLANIE

Il faut vous marier, monsieur Auguste. Un homme comme vous, qui ne court pas, qui ne boit jamais, devrait avoir son ménage.

AUGUSTE

J'y songe, m'ame Mélanie, j'y songe.

MÉLANIE

Qu'est-ce qui vous retient, mon cher Auguste? Ne craignez pas que votre femme ait quelques années de plus que vous. Une jeune épouse n'est pas toujours bien raisonnable, ni économe, ni fidèle. On croit mettre le paradis dans sa maison, on y met l'enfer.

AUGUSTE

Ça, c'est vrai. Ça peut se voir plus qu'il ne faudrait. Mais que voulez-vous, m'ame Mélanie ? Le neuf, comme on dit, est d'un meilleur usage que le vieux.

Elle le quitte avec dépit ; il goguenarde.

BLANCHE

Est-ce bien, Mesdemoiselles ? Julienne ?

JULIENNE

C'est bien.

BLANCHE

Et vous, Louise ?

LOUISE

Il n'y a rien à dire.

BLANCHE

Je ferme.

ZOÉ

Mettez-moi dedans, Mademoiselle !

LOUISE

Filons.

Les ouvrières font leur toilette de départ en même temps qu'Auguste enlève la table.

ZOÉ,

qui a rejoint Blanche.

Comment que vous faites, Mademoiselle, pour être aussi futée de vos doigts ? Je n'ai pas les pattes bien grosses, mais je ne saurais jamais.

BLANCHE

Coquette ! C'est pour me montrer vos mains que vous me dites cela. Elles sont charmantes, ma foi ! on dirait les mains d'un enfant.

ZOÉ

Cette robe, Mademoiselle, à qui l'envoyons-nous ?

BLANCHE

À la comtesse du Plessis.

ZOÉ

Une comtesse pour de bon ?

BLANCHE

Pour de bon, oui.

ZOÉ

Est-ce qu'elle est bien mignonne ?

BLANCHE

Très mignonne.

ZOÉ

C'est bien alors. Les jolies choses sont faites pour les jolies personnes. (*Allant à la caisse et tapant dessus.*) Sera-t-elle contente, cette petite gueuse, quand elle va recevoir ça !

BLANCHE

Êtes-vous prêt, Auguste ? Mlle Marie vous attend.

AUGUSTE,

allant à elle, avec un sourire.

Nous v'là donc fâchés. Mademoiselle ?

BLANCHE

Oui. Je suis très mécontente de vous.

AUGUSTE,

souriant toujours.

Ça tombe mal.

BLANCHE

Pourquoi ?

AUGUSTE

Je m'étais dit qu'aujourd'hui dimanche, vous auriez bien un petit moment, et moi aussi, et que nous pourrions causer ensemble.

BLANCHE

À quel propos ?

AUGUSTE

Il s'agirait d'un mariage que j'ai en vue depuis longtemps.

BLANCHE

C'est bien, Auguste. Je ne demande pas mieux que de vous écouter. Faites votre course et ne perdez pas de temps Vous me retrouverez ici.

AUGUSTE

À tout à l'heure, Mademoiselle.

BLANCHE,

à part.

Est-ce que ce garçon penserait à Marie par hasard ?

MÉLANIE,

partant.

Adieu, Mesdemoiselles. Amusez-vous pendant que vous êtes jeunes; ça ne durera pas toujours.

ZOÉ

Louise, chantez-moi *le Vautour et l'Hirondelle*.

LOUISE

Venez à Asnières, avec votre vieux !

Elles sortent.

MARIE

Tu ne t'en viens pas avec moi?

BLANCHE

Non. Je reste encore un instant. Je vais mettre de l'ordre par-ci par-là.

MARIE

A demain, ma Blanche.

BLANCHE

À demain, ma chérie. Embrasse le petit frère pour moi.

Marie sort, suivie d'Auguste.

Scène V

BLANCHE,

seule.

Une heure. C'est parfait. Ils vont sortir de table. Ce pauvre M. André, voilà huit jours qu'il ne m'a pas vue. En aura-t-il profité ? Je le lui ai dit bien franchement « Je ne veux ni vous abuser ni me compromettre. Consultez vos parents. S'il leur convient de nous Marier ensemble, j'accepte ; sinon, ne me parlez plus jamais de votre amour. » Ce mariage, pour moi, serait un rêve. Pourquoi ne m'émeut-il pas davantage ? Est-ce le garçon qui ne me va pas ? Un homme, à vingt ans, ne plaît ni ne déplaît. Celui-là est doux, gentil, bien élevé ; je m'attacherais à lui bien facilement. Je n'espère pas, voilà la vérité. Mme Letourneur, passe encore ; elle est pieuse et voudrait Marier son fils de bonne heure. Mais le père ? Ah ! ce père ! Qu'est-ce que je suis à ses yeux ? Une ouvrière comme il en a vu tant d'autres. Sa conduite avec elles montre le peu de cas qu'il en fait, et leur conduite avec lui prouve qu'il n'a pas tout à fait tort. Attendons. (*Allant à la fenêtre.*) C'est vrai pourtant que ce soleil me fait mal. Les belles journées ne me laissent pas tranquille. Tranquille, le serai-je jamais, ou bien ne tiendrait-il qu'à moi de l'être pour toujours, comme le baron me l'écrit ? Où est-il en ce moment ? Que fait-il ? Quelque partie sans doute, avec ses amis et leurs maîtresses. Ils vivent, ces heureux, ils vivent !

Scène VI

BLANCHE, ANDRÉ

ANDRÉ,

il est entré avec précaution.

Je suis là.

BLANCHE,

se retournant.

Vous m'avez fait peur.

ANDRÉ

Je croyais que vous m'attendiez.

BLANCHE

Oui. depuis quelque temps déjà.

ANDRÉ

Ma mère me parlait et m'embrassait, je ne savais plus comment la quitter. Voulez-vous me donner la main ?

BLANCHE

Non. Je ne donne ma main à personne.

ANDRÉ

J'ai passé toute cette semaine sans vous voir.

BLANCHE

Je vous l'avais dit.

ANDRÉ

Avez-vous pensé à moi ?

BLANCHE

Et vous ?

ANDRÉ

Beaucoup, je vous le jure.

BLANCHE

Comme je vous l'avais demandé ?

ANDRÉ

Je ne me souviens plus.

BLANCHE

Il était convenu que vous parleriez à vos parents; l'avez-vous fait ?

ANDRÉ

Je n'ose pas. Vous êtes fâchée ?

BLANCHE

Oui. Pourquoi attendre, puisqu'il faudra toujours en venir là ? Votre mère est bonne; elle vous aime et vous écoute volontiers est-ce donc si terrible de causer d'abord avec elle ? Ce serait beaucoup pour moi de connaître son opinion et peut-être d'avoir son appui.

ANDRÉ

Si je ne peux pas vous épouser ?

BLANCHE

Ce ne sera pas ma faute.

ANDRÉ

Vous m'en voudrez ?

BLANCHE

Pas le moins du monde.

ANDRÉ

Qu'est-ce qui arrivera ?

BLANCHE

Nous ne nous verrons plus... Pas un jour ! Pas une fois !

ANDRÉ

Je me tuerai alors.

BLANCHE

Quelle plaisanterie !

ANDRÉ

Vous ne me croyez pas ?

BLANCHE

Si je vous croyais, je serais bien à plaindre. Que pourrais-je faire entre votre famille qui ne voudrait pas de moi et vous qui me menaceriez de vous tuer ? Tenez, monsieur André, j'ai bien peur que vous n'ayez quelque vilaine arrière-pensée. Faut-il que je sois plus hardie que vous et que je devine ce que vous n'osez pas dire ? Pourquoi, n'est-ce pas, si je ne suis pas assez bonne pour être votre femme, ne serais-je pas votre maîtresse ? Ça arrangerait tout. Jamais, vous m'entendez, jamais !

ANDRÉ

Vous ne m'aimez pas.

BLANCHE

Qu'en savez-vous ?

ANDRÉ

Dites-moi que vous m'aimez et je parlerai à ma mère aujourd'hui.

BLANCHE

C'est inutile.

ANDRÉ

Comment ?

BLANCHE

Restons-en là, je le préfère.

ANDRÉ

C'est vous qui me retenez maintenant.

BLANCHE

Vous ne réussirez pas. Votre âge est un obstacle ; la fortune de vos parents en est un autre ; peut-être ont-ils déjà quelque vue sur vous pour plus tard.

ANDRÉ

Je parlerai à ma mère, que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas... Vous ne risquez rien.

BLANCHE

Vous vous trompez. Je risque beaucoup, au contraire. Je m'expose à un refus d'abord, ce qui n'est jamais bien flatteur ; à un congé ensuite, ce qui me mettrait dans l'embarras.

ANDRÉ

J'ai eu tort.

BLANCHE

Oui, vous avez eu tort.

ANDRÉ

Vous me pardonnez ?

BLANCHE

Sans doute. Vous souffrez et j'en suis la cause, je ne peux pas vous en vouloir pour un mot de trop. Écoutez-moi bien, monsieur André. Je me suis embarquée avec vous dans un petit roman qui me plaisait par sa gentillesse et son honnêteté. Je vois bien qu'il n'aura pas de suite et qu'il me coûtera quelque gros ennui peu importe ; je n'en mourrai pas plus que vous. Mais il ne faut pas que cette situation se prolonge ; elle m'occupe, elle m'embarrasse, elle m'énerve. Nous pouvons être surpris à tout moment et je me trouverais compromise. Vous-même, vous devez désirer en finir. Il y a

d'autres femmes que moi auxquelles vous plairez bien facilement. Vous n'avez pas vingt ans pour gémir et vous désespérer.

Scène VII

LES MÊMES, LETOURNEUR.

LETOURNEUR,

entrant par la porte du fond.

Qu'est-ce que tu fais là? Ne cherche pas, c'est visible. Je ne veux pas de ça dans ma maison. Tu es libre, n'est-ce pas ? Je ne te demande pas où tu vas ni l'emploi de ton temps. Cette demoiselle a ses moments dont elle dispose. Si vous avez besoin de causer ensemble, allez ailleurs.

BLANCHE

Vous vous trompez, monsieur Letourneur, votre fils n'a plus rien à me dire ; c'est avec vous maintenant qu'il a besoin de causer. (*Passant devant lui.*) Parlez à votre père, monsieur André. Vous le voyez, reculer n'est plus possible, vous démentir serait déloyal. (*Lui donnant la main.*) Attendez-moi ici, mon ami, je reviendrai.
Elle sort.

Scène VIII

LETOURNEUR, ANDRÉ.

LETOURNEUR

Qu'est-ce qu'il y a ? Allons, accoucheras-tu ?

ANDRÉ,

très ému.

Je voudrais me marier.

LETOURNEUR

Ah ! C'est bien : cela c'est très bien. Avec qui ?

ANDRÉ

Avec une de tes ouvrières.

LETOURNEUR

C'est encore mieux. Tu l'appelles ?

ANDRÉ

Mademoiselle Bienvenu.

LETOURNEUR

Cette fillette... que tu embrassais quand je suis entré, je t'ai vu.

ANDRÉ

Je ne l'embrassais pas.

LETOURNEUR

Regarde-moi et ne mens pas c'est ta maîtresse ?

ANDRÉ

Non, mon père.

LETOURNEUR,

à part.

Nigaud ! (*À André.*) Elle est donc bien extraordinaire, cette petite ?

ANDRÉ

Je l'aime beaucoup.

LETOURNEUR

Et elle aussi, je suis bien sûr, elle t'aime beaucoup. Pourquoi t'épouserait-elle, autrement ? Veux-tu que je te dise, mon garçon ? Ta mère t'a élevé comme un jocrisse. Ce n'est pas ma faute, c'est la sienne. Tu sais que ta mère et moi nous n'avons jamais pensé de la même manière. Notre ménage s'en est mal trouvé, mais notre commerce n'en a pas souffert, c'est le principal. Si ta mère m'avait écouté, si je t'avais mis à quinze ans dans la confection, comme je le voulais, tu n'aurais pas été bien malheureux avec papa et maman derrière toi, et tu aurais appris bien des choses qu'on doit savoir à ton âge. On ne perd pas de temps dans la confection, ce n'est pas comme dans les collèges. Tu serais un homme aujourd'hui et tu ne me parlerais pas de te marier parce qu'une farceuse ne veut pas de toi ou qu'elle en veut beaucoup trop. Tiens, la voilà justement, ta mère Elle arrive bien.

Scène IX

LES MÊMES, MME LETOURNEUR

MME LETOURNEUR,

elle est entrée par le fond.

Je te cherche partout, mon enfant. (*À son mari.*) C'est donc le salon ici, que vous vous y tenez tous les deux ?

LETOURNEUR

La place n'est pas mauvaise, n'est-ce pas, André ?

MME LETOURNEUR

Pour vous, c'est possible, mais non pas pour mon fils.

LETOURNEUR

Vous êtes en retard, Madame, comme à votre ordinaire. Votre fils était en train de me conter ses amours. Oui. Il est pris, le pauvre garçon, tout à fait pris, et c'est une de vos ouvrières, Mlle Bienvenu, qui a fait le coup. André me demandait mon consentement pour l'épouser.

MME LETOURNEUR

Est-ce vrai, André ?

ANDRÉ

Oui, ma mère.

MME LETOURNEUR

Est-ce sérieux au moins ?

ANDRÉ

Oui, ma mère.

LETOURNEUR

Qu'est-ce que vous dites de ça, Madame ?

MME LETOURNEUR

Que voulez-vous que je dise ? Si André aime cette jeune fille et si elle est honnête, comme je le crois, ni l'âge de l'un, ni la position de l'autre, ne m'empêcheraient de les marier ensemble. Tu pouvais plus mal choisir, mon enfant elle est charmante, Blanche, charmante, très bien douée, d'un instinct très sûr, et le seul monde où elle puisse être déplacée, c'est le sien. Bien entendu, la chose est assez grave pour que nous prenions le temps d'y réfléchir ; mais je suis très heureuse que mon fils, en rencontrant une personne de petite condition, à son goût, ait songé à l'épouser plutôt que d'essayer de la séduire.

LETOURNEUR

Vous êtes une folle, Madame, et votre fils est un niais ? (*Passant devant elle.*) Va faire tes malles; tu partiras aujourd'hui même. Vous entendez ce que je lui dis ? Il partira aujourd'hui même. Je voulais depuis longtemps t'envoyer en Angleterre ; Paris ne te vaut rien en ce moment ; je fais d'une pierre deux coups, c'est l'acte d'un bon commerçant. Va faire tes malles. André se jette dans les bras de sa mère qui l'entraîne avec elle.

Scène X**LETOURNEUR**

Certainement je vais l'envoyer en Angleterre Je lui compte cinq cents francs tous les mois pour me coller des étiquettes, ça ne sera pas plus cher ni moins profitable. Quel bête que cet enfant-là. Voilà donc de quoi il s'occupe ! Un autre, à sa place, un garçon sérieux et entendu, serait entré dans ma maison avec une arrière-pensée. Il l'aurait étudiée, retournée, possédée sur le bout de son doigt, et il serait venu me dire après « Ôte-toi de là que je m'y mette. » J'aurais crié « Bravo ! » Il a un cousin, Stanislas Perrodon, qui a fait mieux que cela, lui. Il a dit à son père Je ne veux pas être ton commis, je veux être ton associé. » Le père a refusé. Stanislas a ouvert une maison et lui a raflé sa clientèle. C'est un gaillard aussi, celui-là. Ça ne l'empêche pas de rire et de s'amuser, au contraire. Si André avait voulu, à vingt-cinq ans, — on est bien jeune à vingt-cinq ans, — il pouvait posséder une des bonnes maisons de couture de Paris. Il pouvait prétendre à une dot de trois cent mille francs. Il pouvait entrer au Conseil municipal... pour le côté droit. On me l'a offert à moi, mais c'était pour le côté gauche. J'ai refusé. J'ai refusé, ce ne sont pas mes principes qui m'ont retenu, c'est l'intérêt tout simplement. Une clientèle cléricale et des électeurs socialistes, ça ne pouvait pas marcher ensemble.

Blanche rentre.

Scène XI

LETOURNEUR, BLANCHE

LETOURNEUR

Vous voilà, vous. Approchez un peu qu'on vous regarde. C'est vrai, ma foi, il y en a de plus laides que vous. Je ne vous connais pas. À quel moment êtes-vous entrée ici ?

BLANCHE

L'année dernière.

LETOURNEUR

En juillet ?

BLANCHE

En juillet.

LETOURNEUR

Je ne riais pas alors. Ma scélérate de goutte a failli me jouer un vilain tour. J'ai dû me ranger depuis et mettre de l'eau dans mon vin... Voyons, mon enfant, il ne s'agit pas de ma goutte pour l'instant. André m'a parlé de l'affaire, ça ne me va pas ; ça ne me va pas du tout.

BLANCHE

Je le prévoyais.

LETOURNEUR

Vous le prévoyiez ? Tant mieux alors, tant mieux ! Nous voilà tout de suite d'accord. Je me demande ce que je vais faire de vous. Il est bien difficile que je vous garde maintenant. Avez-vous pensé à ça aussi ?

BLANCHE

J'y ai pensé.

LETOURNEUR

Ah ça Est-ce qu'une gamine de votre espèce s'entendrait avec mon fils pour me faire quelque sottise ?

BLANCHE

Tranquillisez-vous. Je ne reverrai pas M. André.

LETOURNEUR

Non ?

BLANCHE

Non.

LETOURNEUR

Je vais l'envoyer pendant quelque temps en Angleterre.

BLANCHE

Vous aurez raison.

LETOURNEUR

Voulez-vous que je l'appelle et qu'il vous fasse ses adieux ?

BLANCHE

C'est inutile.

LETOURNEUR

À quoi pourrait-il vous être bon, mon fils ? Un enfant qui ne sait rien, qui ne fait rien, qui serait demain sur le pavé s'il ne m'avait pas là. Il ferait des dettes ? On ne va pas loin avec des dettes.

BLANCHE

Tranquillisez-vous, je vous le répète. J'ai eu tort d'écouter M. André, et de supposer, si peu que ce fût, qu'on pourrait nous marier ensemble. Mais brouiller un fils avec ses parents et leur causer des embarras, je n'y songe pas une minute.

LETOURNEUR

C'est bien. Je vous crois. Je serais là, du reste, si vous changiez d'avis. Je ne vous en veux pas. Chacun pour soi en ce monde. C'est André qui ne devait pas vous mettre des folies dans la tête. Vous vous seriez convenus l'un et l'autre, il aurait voulu vous acheter quelques robes, un peu de linge, un mobilier même, il m'aurait trouvé. J'ai été jeune. Je le suis encore quelquefois. Mais le mariage, c'est une autre affaire, halte-là ! (*La poussant du coude.*) La main sur la conscience, est-ce que je n'ai pas raison ?

BLANCHE

Peut-être.

LETOURNEUR

De quel pays êtes-vous ?

BLANCHE

Je suis Parisienne.

LETOURNEUR

Tant pis ! Je n'aime pas beaucoup les Parisiens et les Parisiennes ; mauvaise graine presque toujours. Quel âge ?

BLANCHE

Dix-neuf ans.

LETOURNEUR

Où étiez-vous avant d'entrer ici ?

BLANCHE

Chez M. Akbar.

LETOURNEUR

Bonne maison. Pourquoi l'avez-vous quittée ? Le gros Akbar, que je connais bien, aura voulu s'amuser avec vous. Où est le mal ? Ça pourrait bien me tenter aussi.

BLANCHE

Décidez-vous, monsieur Letourneur. Il faut que je sache si vous me gardez ma place ou si je dois en chercher une autre.

LETOURNEUR

Qu'est-ce que vous gagnez chez moi ?

BLANCHE

Dix-huit cents francs.

LETOURNEUR

Dix-huit cents francs, c'est pas mal.

BLANCHE

Je ne me plains pas.

LETOURNEUR

Et vous voudriez les garder?

BLANCHE

Je voudrais ne pas les perdre du jour au lendemain.

LETOURNEUR

Est-ce pour vous, au moins, cet argent-là ? Non, n'est-ce pas ? Vous avez une famille qui vous en tient compte. Elle prend tout et elle vous laisse le reste.

BLANCHE

Ma famille m'a élevée ; il est bien juste que je m'occupe d'elle à mon tour.

LETOURNEUR

C'est très juste en effet. Je connais ça, la famille ; les vieux parents et les jeunes. Mon bonhomme de père a vécu jusqu'à quatre-vingt-douze ans, et il n'a jamais manqué de rien, je vous prie de le croire. Vous avez peut-être vu ici une péronnelle, noire comme de l'encre et sourde comme un pot ; c'est une cousine de ma femme, que je loge, que j'habille et que je nourris. Ah dame ! je ne peux pas la faire entendre. Je paie les mois d'apprentissage à deux petits vauriens, qui sont mes arrière-neveux, à ce qu'on m'a dit ; j'aime mieux le croire que d'aller y voir. Tout cela n'est pas bien amusant, je vous l'accorde. On aimerait mieux manger son argent avec une jolie fille comme vous ; mais l'un n'empêche pas l'autre, et on ne peut pas toujours penser au diable.

BLANCHE

Je m'en vais. Je quitte votre maison, c'est le plus simple, et ça coupera court à tout.

LETOURNEUR

Restez là. Je vais vous faire une proposition. André partira cette semaine il vous écrira quelques lettres d'abord, vous répondrez ou vous ne répondrez pas ; quand il ne vous verra plus, il vous aura bien vite oubliée. Je suis propriétaire à Passy d'une bicoque qui n'a pas été habitée depuis longtemps. Vous serez là comme chez vous et vous y aurez tout ce qu'il vous faut. Je n'ai jamais contraint une femme ; celles qui ont bien voulu, à la bonne heure ! et elles ne l'ont pas regretté plus tard. Si vous me trouvez trop ennuyeux ou trop déplumé, les choses n'iront pas plus loin. Ça vous va-t-il comme ça ?

BLANCHE

Vous êtes un homme ignoble, ignoble. Je ne sais pas ce qui me retient de vous cracher à la figure.

LETOURNEUR,
allant à elle, entre deux tons.
Eh bien?

BLANCHE
N'approchez pas, ou j'appelle votre femme et votre fils, et je leur répète ce que vous venez de me dire.

LETOURNEUR
Faites votre paquet, Mademoiselle, que je ne vous revoie pas ici.
Il sort.

Scène XII

BLANCHE
Quelle misère ! Qu'une pauvre fille est à plaindre quand elle ne veut pas se donner au premier venu ! Tous, les vieux, les jeunes, ceux qui l'aiment, ceux qui ne l'aiment pas, l'homme qui passe et qui la rencontre, tous, n'ont qu'une pensée la mettre dans leur lit, adienne que pourra !— Me voilà bien. Je n'ai plus de place ; il me reste vingt-trois francs dans mon porte-monnaie et dix jours qu'on me devra ici, si je viens les réclamer ; le mois prochain, c'est le terme ; qu'est-ce qu'on va faire à la maison? (*Elle se laisse aller sur une chaise dans une crise de larmes; se relevant.*) Je suis perdue. Je suis au bout de mon courage. J'en ai assez de cette existence misérable, sans repos, sans plaisirs, et dont on ne voit pas la fin. Plutôt que de vivre ainsi, je me jetterais à l'eau.

Scène XIII

BLANCHE, AUGUSTE

AUGUSTE
À nous deux maintenant, Mademoiselle. (*Il va au fond, dépose sa caisse et revient.*) On dirait que vous avez pleuré?

BLANCHE
Parlez tout de suite, Auguste ; je ne voudrais pas m'attarder trop longtemps.

AUGUSTE
Qu'est-ce que vous pensez de moi, Mademoiselle ?

BLANCHE
Vous êtes un brave garçon, Auguste, c'est bien certain.

AUGUSTE
Ordonné ?

BLANCHE
Oui.

AUGUSTE
Laborieux ?

BLANCHE
Laborieux.

AUGUSTE
Et intelligent ?

BLANCHE
Vous faites toujours très bien votre ouvrage.

AUGUSTE

Eh bien, ce n'est pas tout, Mademoiselle. Il y a autre chose encore qui ne se voit pas et que je n'ai jamais dit à personne. Je suis dévoré par l'ambition, dévoré. Oui, Mademoiselle. Je ne vis plus, d'être chez les autres et de m'esquinter à leur service. Il faut que je m'établisse, quand je devrais manger tout ce que j'ai.

BLANCHE

Mais, Auguste, il s'agissait d'un mariage, m'avez-vous dit ?

AUGUSTE

Attendez, Mademoiselle. Le mariage va venir. Un homme, n'est-ce pas, ne peut pas tout faire dans une maison. Il a besoin d'une compagne qui le seconde, qui s'exprime bien, avec de jolies manières. Si de son côté elle avait quelques économies, ça n'en serait que mieux.

BLANCHE

Et cette personne, Auguste, vous l'avez trouvée ?

AUGUSTE

Oui, Mademoiselle.

BLANCHE

Je la connais ?

AUGUSTE

Oui, Mademoiselle.

BLANCHE

Vous me croyez quelque influence sur elle ?

AUGUSTE,

souriant.

Elle fera ce que vous voudrez, c'est le cas de le dire.

BLANCHE

Nommez-la.

AUGUSTE

Mademoiselle Blanche Bienvenu.

BLANCHE,

stupéfaite.

Moi ! moi ! moi ! (*Elle le quitte.*) Ah ! c'est pis que tout pis que tout Le voilà, le mariage qui m'attend et l'homme auquel je pourrais appartenir !

Brusquement elle va à une armoire, prend de l'encre et du papier et écrit sur ses genoux.

« Ma chère Marie,

« Nous ne nous reverrons plus. Plains-moi! Blâme-moi! Méprise-moi! Ce soir je serai la maîtresse du baron.

« Je t'embrasse pour la dernière fois. »

Elle plie la lettre et la ferme elle gagne la porte de gauche arrivée là, elle s'arrête, en regardant Auguste qui est resté hébété.

Vous êtes un brave garçon, Auguste. Cherchez une autre femme et gagnez beaucoup d'argent, je vous le souhaite de bien bon cœur.

FIN